

bureaucratie :

C'EST UN FAIT : DE FORMULAIRES EN SONDAGES, LA BUREAUCRATIE NOUS ENGLUE DANS

encre,

SES JETS D'ENCRE, SES ÉCRITS ET

paperasse et

SES COMPTES. VISQUEUSE, ELLE NOUS COLLE À LA PEAU ET SEMBLE, AUJOURD'HUI

tentacules

PLUS QUE JAMAIS, GRIGNOTER CHAQUE PAN DE NOTRE VIE. POURQUOI ?

rené ten bos

CALIBRÉS, QUANTIFIÉS... ALLONS-NOUS NOUS MÉTAMORPHOSER EN « CHIEUR D'ENCRE » ?



[MANIFESTE L'ÉPONGER !]

bureaucratie :
encre, paperasse
et tentacules

Philosophe, René ten Bos enseigne à la faculté de sciences de gestion de Nimègue (Pays-Bas) et à l'université de St Andrews (Écosse). Penseur indépendant, il analyse, de façon aussi irrévérencieuse que pertinente, aussi bien le monde du management que le règne animal, la politique ou nos relations avec la nature. Aux Pays-Bas, il a, grâce à cet essai, remporté le prix Socrate de philosophie en 2016 et été nommé *Denker des Vaderlands* («Penseur de l'année») en 2017.

Comme celui-ci, ses autres ouvrages – *Het geniale dier* («Le Génie animal»), 2008 ; *Stilte, geste, stem* («Le Silence, les gestes, la voix»), 2011 ; *Water* («L'Eau»), 2014 ; *Dwalen in het Antropoceen* («Promenez-vous dans l'Anthropocène»), 2017 – sont publiés aux Pays-Bas chez Boom.

C'est son premier ouvrage publié en français.

Ouvrage publié avec le concours
de la Fondation néerlandaise des Lettres.

Nederlands
letterenfonds
dutch foundation
for literature

© René ten Bos, Nimègue, 2015
© Éditions Boom, Amsterdam, 2015

© Éditions Le Pommier, 2017, pour la traduction française
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-7465-1266-5

Éditions Le Pommier
170 bis, boulevard du Montparnasse – 75014 Paris
www.editions-lepommier.fr

bureaucratie : encre, paperasse et tentacules

rené ten bos

traduit du néerlandais
par francine melka



[MANIFESTE LE POMMIER!]

À la mémoire de Cokky Kraaij.

SOMMAIRE

Partie I	L'encre	p. 9
	Le chieur d'encre	p. 9
	La malacologie	p. 15
	Peut-on critiquer la bureaucratie ?	p. 18
	L'homme est-il par nature bureaucratique ? ..	p. 26
Partie II	L'hyperobjet	p. 39
	À propos d'« hyper », de flashes et de faiblesse de jugement	p. 39
	L'idéaltype	p. 47
	Les cinq caractéristiques de la bureaucratie ..	p. 53
Partie III	L'intériorité	p. 101
	La faune bureaucratique	p. 101
	<i>L'oikonomia</i>	p. 113
	La malédiction de Taylor	p. 147
	La peur	p. 170
	La <i>burra</i>	p. 189
	Notes	p. 191
	Bibliographie	p. 217
	Index des noms	p. 229
	Remerciements	p. 235

La parodie est un hommage qui s'est aigri.

Brendan Gill

Première partie

L'ENCRE

Et schriewet olle ut densülwen Enketpott.
« Tout ce qui est écrit sort du même encrier. »
(Proverbe en vieil allemand)

Le chieur d'encre

Pouvoir et encre vont de pair. Cette simple loi est toujours en vigueur, même si la relation que nous entretenons avec ce liquide a changé par rapport au passé. Pourtant, il y a cinq mille ans, en Chine, on savait déjà qu'un empire ne peut être uniquement défendu par le sabre et la poudre à canon. La diffusion de l'encre est un moyen de domination bien plus efficace. À l'origine, on l'applique sur un support d'argile ou de pierre avec une tige de bambou¹. Entre-temps, les techniques ont changé mais l'idée sous-jacente est restée la même : le pouvoir, s'il veut être effectif, s'imprime sur un support, initialement de pierre, puis d'argile et bien plus tard de papier. Le terme latin *encaustum*, à l'origine d'« encre », signifie « gravé », « imprimé ».

Le gratte-papier. Dans cet ouvrage, je nommerai les responsables des écrits « chieurs d'encre ». Le néerlandais possède le mot *pennenlikker*, littéralement « lécheur de plume », en français « gratte-papier » mais ce terme convient moins bien : « gratte-papier » est une injure désignant un certain type d'employé de bureau considéré comme stupide, insipide et ennuyeux. En fait, tous les employés ne sont pas des gratte-papier, car ils ne sont pas tous ennuyeux, insipides et stupides. Mais leur travail l'est bel et bien ! Individu et fonction ne vont pas forcément de pair dans une bureaucratie. De ce point de vue, il y a encore de l'espoir !

En revanche, on peut affirmer que les employés de bureau devenus d'avérés gratte-papier n'ont pas su se préserver de l'ennui de leur fonction. Les cyniques vous rétorqueraient que ces ennuyeux ne peuvent que choisir des emplois ennuyeux. De toute façon, ni les ennuyeux ni les travaux ennuyeux ne feront l'objet de cette étude ; et la question de savoir si le travail dans une bureaucratie est fastidieux n'est pas non plus mon propos. Je considère d'ailleurs que les bureaucraties, loin d'être ennuyeuses, fascinent, d'un point de vue social, anthropologique, philosophique et administratif. Mais ce dernier aspect ne sera pas traité ici, comme je l'expliquerai plus loin.

La raison essentielle de préférer « chieur d'encre » à « gratte-papier » s'explique par le fait que je dissocie ennui et bureaucratie. Un point qui ne vous aura sans doute pas échappé. Soyons précis : que tous les employés soient des chieurs d'encre ne signifie pas que tous les chieurs d'encre sont des employés. Sous l'appellation « chieur d'encre », je ne vise pas forcément l'employé de bureau, mais plutôt le bureaucrate en général. C'est cet homme ou cette femme et leur univers qui

m'intéressent. L'argument que je défends se résume au fait que le monde du chieur d'encre est devenu notre monde à tous, une thèse quelque peu surprenante. Mais spécifions d'abord pourquoi je tiens tant à l'expression « chieur d'encre ». Il ne s'agit ni d'injure ni de banale provocation. Bien au contraire, cette expression est caricaturale. Je voudrais, de manière ludique, démontrer la banalité des idées reçues sur la bureaucratie et ainsi toucher du doigt son principe essentiel. Car derrière ce clin d'œil se cachent mon engagement et même la passion que m'inspire ce thème.

La merde. L'expression française « chieur d'encre », que je traduis en néerlandais par *inktschijter*, désigne, au XIX^e siècle, ceux qui n'exercent pas d'activité manuelle mais se consacrent à l'écriture. On rencontre plusieurs fois ce terme dans l'œuvre d'Émile Zola. Ce mot d'argot jouit d'une certaine popularité en français. Seuls les travailleurs manuels – paysans, charpentiers ou cordonniers – ont un métier respectable. Ceux qui, en revanche, passent leur temps à écrire sont souvent méprisés. Leur vie – et là je ne tourne pas autour du pot, comme c'est l'usage – consiste à produire de la merde. Exemples de ladite merde : comptes rendus, rapports, circulaires, bulletins annuels, lettres de sommation, procès-verbaux. De la merde, rien que de la merde. Personne ne s'en réjouit, pas même les chieurs d'encre !

C'est cela, et non l'ennui, qui constitue l'essentiel de la réflexion sur la bureaucratie. Dans cette bureaucratie, il ne s'agit jamais d'un ensemble d'activités agréables, appréciées ou tenues en grande estime. Pourtant, la question de savoir si nous pouvons nous passer de ce genre d'activités ne fait pas débat.

Celles-ci semblent aussi fondamentales que l'acte de déféquer, du moins on nous le présente ainsi. Nous évitons d'en parler : trop quotidien, trop banal, trop incontournable. À ce propos, le fameux slogan des services fiscaux néerlandais, imaginé par l'expert en communication et marketing Martijn Horvath, « Les impôts, personne n'y coupe, mais nous, nous vous simplifions la tâche ! », rend bien cette philosophie sous-jacente. Ce que nous faisons n'est pas agréable mais c'est inéluctable. Il faut donc faciliter au maximum l'inéluctable. On peut aussi se référer à Ad Geelhoed, ancien juriste et haut fonctionnaire, qui aurait dit : « Diriger c'est faire souffrir². » La souffrance n'est pas agréable mais incontournable. En somme, les chieurs d'encre savent pertinemment que leur présence dans ce monde, dans notre monde, est aussi désagréable et inéluctable que la merde.

J'insiste sur le fait que ces comparaisons avec la merde ne tombent pas du ciel. Je renvoie ceux qui n'en seraient pas convaincus à d'autres langues occidentales. Un chieur ou une chieuse désigne en français quelqu'un de désagréable, dont on a honte, qui irrite et horripile. « Chier », terme vulgaire de la même famille, nous vient du latin *cacare*. Le chieur d'encre existe en allemand (*Tintenscheisser*), en anglais (*inkshitter*) ainsi qu'en espagnol (*cagatintas*). N'est-il pas grand temps que le néerlandais se dote d'un tel mot ? !

L'écriture et les comptes. Voilà, le ton est donné. J'irai droit au but. Le débat sur la bureaucratie ne porte ni sur l'ennui ni sur la monotonie, mais bel et bien sur les notions de passion, de souffrance et de merde. Une exagération qui, en tout cas, fait prendre conscience du lien étroit entre pouvoir et encre. Gare à celui qui ignore la merde du chieur d'encre ! Pour ce dernier,

d'ailleurs, une seule loi compte : écrire, c'est survivre. Et il lui faut laisser des traces.

Max Weber, le grand théoricien de la bureaucratie, l'a compris : plus l'écriture et les comptes sont compliqués, plus l'autorité centrale en sort renforcée³. Dans l'Égypte ancienne, les écrivains dirigent le conseil d'administration. Il en va de même dans la Perse antique. Là, « les fonctionnaires des comptes, grâce à leur art secret lié aux traditions », ont une influence certaine sur l'exécutif : « Imaginer que la bureaucratie est une institution récente, c'est ignorer les annales de l'histoire antique⁴ », écrit le philosophe américain Lewis Mumford. Plus loin, il ajoute, à propos des grands exploits des Égyptiens et des Romains :

L'intérêt de ce lien bureaucratique entre les sources du pouvoir, le Dieu-Roi et les machines humaines réelles, qui exécutaient le travail, ne doit pas être sous-estimé. D'autant que c'était les bureaucrates qui récoltaient les impôts et les contributions permettant de soutenir la nouvelle pyramide sociale et de rassembler la main-d'œuvre pour, artificiellement, former une nouvelle usine mécanique. La bureaucratie constituait en somme un troisième type de « machine invisible », à côté de la machine-armée et de la machine-travail, et faisait partie intégrante de la structure globale.⁵

En Occident, le greffier, chef du *scriptorium*, joue un rôle décisif dans l'appareil bureaucratique. Le *cancellarius*, à l'origine, désigne, dans les tribunaux romains, le préposé qui se tient près de la grille, derrière le suspect. Plus tard, il s'apparente davantage à celui que l'on nomme à présent « secrétaire », celui qui, en secret, produit son travail de chieur d'encre. Le terme *cancellarius*, tout comme « secrétaire », a un lien

étymologique avec les notions de secret et de retraite. Le mot latin *cancellata*, pour « grillage » dans les cours de justice, devient plus tard *cancelli* : un espace secret et grillagé dans une église comprenant le chœur et l'autel, endroit en principe non accessible au public. Beaucoup plus tard, le verbe *cancellare* prend un sens métaphorique : la rature dans un texte. *Cancelen* signifie encore de nos jours en néerlandais « supprimer » ou « rayer ».

Deux idées sont à retenir. Tout d'abord, une atmosphère confidentielle entoure les activités du chieur d'encre et cela dès le début. Il s'isole et cultive le mystère, l'incompréhension. Puis, de cette réclusion mal comprise, il laisse des traces en général sous forme de texte qui, selon le besoin, peuvent facilement s'effacer ou disparaître. Un peu comme la merde dont on se débarrasse en tirant la chasse d'eau. Ces écrits sont de la merde qui, dans leur mystère, oscillent entre nécessité et inutilité. Il est aussi impératif de les produire que de les rendre superflus. Dans quelle mesure doit-on prendre au sérieux un document bureaucratique ? Nul ne le sait. Quelqu'un peut toujours nier l'existence d'un texte, annuler ou supprimer un écrit. Les bureaucrates disent des choses qu'ils n'écrivent pas et écrivent des choses qu'ils ne disent pas. C'est leur façon de nous plonger dans un océan d'incompréhension, cette incompréhension qui sert précisément de base à leur pouvoir. L'important n'est pas ce qui est écrit, mais que cela soit écrit.

Malgré ce mystère, nous continuons à les écouter : secrétaires, greffiers, employés. Et c'est justement là que réside l'étonnant de la thèse que je défends. Que nous soyons travailleurs ou chômeurs, peu importe, le *scriptorium* s'impose à nous de façon incontournable. Bien sûr que nous les méprisons – ce ne sont après tout que des chieurs d'encre – et il est impossible

de les gommer de notre existence, comme on tirerait la chasse d'eau. Ils sont aussi indélébiles que l'encre de Chine!

La malacologie

La bureaucratie est une pieuvre. Je défendrai un peu plus loin le vrai sens de cette thèse. Pour l'instant, je me contenterai de développer trois points sur ces invertébrés, qu'on nommera poulpes. Plongeons-nous donc dans la malacologie (du grec *malakos*) ou étude des mollusques.

1. Il existe des pieuvres de toutes tailles, des géantes de dix à douze mètres de long et même des colossales. On ne rencontre que rarement ces monstres marins et certainement pas dans nos mers. On en a pourtant repêché un spécimen mort au large de la Nouvelle-Zélande. Il mesurait plusieurs dizaines de mètres et pesait plus de cent kilos. Par ailleurs, des morceaux de tentacules de poulpe géant ont été retrouvés dans l'estomac de cachalots. C'est dire que nous ne faisons qu'entrevoir ces céphalopodes. Les petites pieuvres nous sont plus familières. On en compte de nombreuses espèces, dont la plus connue est la seiche commune ou sépiide. Il a été démontré que, parmi les invertébrés et proportionnellement à sa taille, la seiche est la plus intelligente de cette espèce : son cerveau est le plus développé.

2. Tous les mollusques produisent une encre qui leur sert de camouflage. L'encre de seiche ou sépia, un liquide noir riche en mélanine, est sécrétée dans une sorte de poche. L'animal la projette autour de lui pour se dissimuler d'un éventuel prédateur. Traditionnellement, cette encre est employée pour l'écriture et le dessin. Bien que l'on puisse encore se procurer

le noir de seiche, les chieurs d'encre utilisent actuellement une encre artificielle. En gastronomie, on parle de calmar et non de seiche, à l'instar des populations d'Europe du Sud. « Calmar » vient du latin *calamarium* et réfère à un genre d'étui qui semble se situer chez la seiche autour de la poche d'encre. Ceux et celles qui ont nettoyé des calmars savent de quoi je parle. Dans la préparation des plats, d'ailleurs, on recommande de ne pas jeter l'encre : ajoutée au mets, elle lui donne une couleur mystérieuse.

3. On pense que les grosses espèces de céphalopode supportent très bien la perte d'un tentacule, car lorsqu'un bras disparaît, dans un combat contre une baleine par exemple, la plupart du temps il se régénère. On suggère même que les tentacules contiennent certains éléments qui fonctionneraient comme à l'échelle du cerveau, les récepteurs de la douleur ou nocicepteurs (du latin *nocere*, « nuire »). Cela laisserait supposer qu'ils mèneraient parfois leur vie propre, indépendamment du cerveau central. Et, pour compliquer un peu l'affaire, disons que là où un bras humain sectionné est insensible, le tentacule coupé d'une pieuvre continue, semble-t-il, à percevoir pendant assez longtemps la douleur et à réagir à d'autres stimuli. Toutes sortes de questions se posent alors sur l'intégrité cérébrale du céphalopode. Les experts parlent dans ce cas d'« intelligence distribuée » (*distributed intelligence*)⁶.

Voici ce qu'il nous faut retenir de ces – hélas ! – trop brèves remarques sur le mollusque : 1. Il nous est difficile d'observer cet animal, puisque nous ne faisons, dans le meilleur des cas, que l'entrapercevoir. 2. Il est, quelle que soit sa taille, un maître dans l'art du camouflage. 3. Il paraît ne pas posséder de cerveau central, mais une intelligence distribuée entre cerveau et

tentacules. Toutes ces découvertes malacologiques jouent de façon étonnante un rôle important dans les réflexions sur la bureaucratie qui vont suivre. Mais, avant de commencer, deux observations s'imposent.

Tout d'abord, il est important de noter que la curieuse faune bureaucratique esquissée ici n'est pas la seule. La littérature dépeignant la bureaucratie et les écrits des chieurs d'encre eux-mêmes renvoient souvent au monde animal pour étayer leurs démonstrations. Comme chacun sait, Kafka s'intéresse aux insectes, aux poulets et aux singes, et d'autres, comme Dickens et Orwell, prennent pour sujet des éléphants et des cochons. Par le passé, certains cabinets de conseil ont excellé dans l'invention de slogans accrocheurs usant de métaphores animales. Il est de notoriété publique que les consultants Coopers & Lybrand ont, à une certaine époque, tenté de comparer des organisations dites « holonistes » – c'est-à-dire autonomes et en même temps dépendantes d'une autre entité – à ces fameuses colonies de polypes vivant dans les mers tropicales, aussi appelés « galères portugaises », qui, par leurs longs tentacules, ressemblent vaguement à des méduses⁷. Il est également bien connu que, à l'intérieur des organisations, les chieurs d'encre parlent volontiers de dinosaures et de fossiles. Dans la même veine, Boris Vian, dans son roman *Vercoquin et le Plancton* (1946), convoque l'image du plancton pour figurer les bureaucrates⁸. Le plancton est un organisme qui, incapable de bouger, dépend des courants marins et des vagues pour se déplacer. D'ailleurs, le mot grec *planktos*, à l'origine de plancton, signifie « en mouvement, errant ». Comparer le chieur d'encre à du plancton indique à quel point on n'estime ni son pouvoir ni son autonomie. Malgré tout, le plancton forme la base de toute la chaîne alimentaire car, sans plancton, il n'y aurait

pas de vie. Dans le troisième moment de ce livre, je m'étendrai plus longuement sur Boris Vian et son roman.

Enfin – et c'est un détail –, j'attire l'attention sur le fait que le terme néerlandais *inktvis*, « pieuvre », se compose littéralement de *inkt*, « encre » et de *vis*, « poisson », cette dernière appellation n'étant pas bien choisie : la pieuvre n'est pas un poisson, mais bien un céphalopode, rien de plus, mais rien de moins !

Il est grand temps d'entrer dans le vif du sujet et de jouer cartes sur table. Mais auparavant, je vous propose un peu de science-fiction.

Peut-on critiquer la bureaucratie ?

Un voyageur d'un futur lointain arrive à notre époque. Quelques personnes l'accompagnent ; leur but est de sauver les baleines. Toutefois, les chieurs d'encre travaillant pour des zoos et des organisations de protection de l'environnement ne leur accordent pas tout de suite leur aide : ils ne croient pas qu'ils viennent du futur et les prennent pour des fous. L'un des voyageurs frustrés déclare : « La seule constante dans l'univers est la mentalité bureaucratique⁹. »

Ces mots ne sont ni ceux d'un sociologue ni ceux d'un philosophe éclairés. Non, il s'agit d'une citation tirée d'un de ces navets sentimentaux de la série « Star Trek », *The Voyage Home* (« Retour sur Terre »), quatrième volet datant de 1986. Le médecin de bord, le docteur Leonard McCoy, connu sous le nom de Dr Bones, voyage avec son équipage à bord du vaisseau spatial *Enterprise*. Ils arrivent du XXIV^e siècle pour sauver les baleines. L'espèce rare des poulpes n'a, en revanche, pas besoin d'être préservée : des monstres impossibles à caresser et

ennemis jurés des gros cétacés ! L'idée est brillante : on attrape quelques spécimens dans l'océan et on les transporte vers le XXIV^e siècle. Le tout repose sur l'hypothèse optimiste que trois cents ans plus tard les hommes, un peu moins stupides, ne les chasseront plus. Ainsi, selon ce scénario, ces cétacés auront repeuplé les mers et les habitants du futur ne pourront plus imaginer leur vie sans ces magnifiques mammifères. Baleines et individus pourront enfin vivre en harmonie !

L'inéluctabilité. Le problème de notre époque, c'est que, bien sûr, le chieur d'encre, le brave employé moyen d'institutions de défense des baleines, ne croit pas une seconde en ces dispositions visionnaires. Imaginez donc qu'un individu venu du futur débarque dans un centre hospitalier et s'adresse au réceptionniste ou au responsable de l'établissement en ces termes : « J'aimerais emmener quelques-uns de vos patients dans le futur, ils seront mieux soignés qu'ici. Et, qui plus est, nous pouvons les guérir ! » Si l'employé s'insurge, il sera considéré par les médecins du futur comme un bureaucrate borné, en un mot, un chieur d'encre. Anxieux, à la limite de la névrose¹⁰. Formaliste. Obéissant aux règles. Professionnel. Rationnel. Un comportement signifiant de nos jours fiabilité et responsabilité. Il y a fort à parier que, dans le cas où l'envoyé du futur insisterait lourdement, l'employé prendrait des dispositions pour le faire interner. Le recours à la violence est la solution du bureaucrate, une solution sous forme de menaces, de sommations, voire de violence physique. Tout cela est développé dans les études sur la bureaucratie, car c'est l'unique forme de pouvoir dont dispose le chieur d'encre. En règle générale, celui-ci n'aurait ni le temps ni le luxe de

s'offrir un petit voyage instructif vers le XXIV^e siècle pour se faire une idée de la situation ou pour mesurer le sentiment d'urgence d'une affaire. En fait, pour le chieur d'encre, tout tourne non pas autour d'une philosophie, mais de la procédure, de la fidélité à la forme, de la technique adéquate. Le reste n'est qu'amateurisme. Pour lui, il est impensable de diriger une organisation sur la base de règles générales et d'improvisation !

Admettons que le Dr Bones visite d'autres organisations, il y rencontrera des chieurs d'encre de la même espèce que ceux du centre de soins. Nous ignorons si la population du XXIV^e siècle se souviendra de Max Weber, mais le sociologue allemand affirme que les façons « modernes » de collaborer révèlent partout et de façon systématique la même caractéristique bureaucratique. L'inéluclabilité de la bureaucratie est le fondement de l'État, de l'Église, de l'armée, des partis politiques, de la vie d'entreprise, des associations, des fondations, des clubs de sport, etc. Weber n'exclut pas que les petites et moyennes entreprises puissent çà et là rester hors de portée du monstre tentaculaire, mais il ne faut pas trop compter là-dessus ! La raison, selon sa formulation, en serait que le capitalisme, comme le socialisme d'ailleurs, exige une gestion rationnelle et bureaucratique, car seule cette gestion administrative permet d'accorder les allocations appropriées, par exemple, à de gros entrepreneurs, au trésor public, à des individus richissimes, mais également à des associations sportives ou de bienfaisance¹¹. C'est pourquoi le capitalisme ne peut accepter que quoi que ce soit se dérobe à cette gestion. Elle nous emporte tous dans son tourbillon. Je soupçonne que la plus grande partie du courrier que le citoyen lambda reçoit actuellement concerne la finance : relevés bancaires, factures de

toutes sortes, impôts locaux, contributions aux frais d'études, mises en demeure pour loyers impayés, contraventions, etc.

La bureaucratie prend de plus en plus un aspect financier¹². Les chieurs d'encre n'administrent guère la population, mais les flux monétaires que celle-ci réalise. Les gens, en soi, ne les intéressent pas.

Le capitalisme. Bien que les racines historiques du capitalisme et de la bureaucratie divergent, Weber est convaincu que « le capitalisme dans son stade de développement actuel » ne peut se passer d'elle. Dans ce contexte, les jérémiades de la droite populiste et libérale concernant la bureaucratie paraissent bien hypocrites ! Les nombreux partisans du libéralisme économique pestent volontiers contre la bureaucratie. Ils y voient un système dissuasif qui, selon eux, détruit la créativité et l'initiative. Quand ils parlent d'eux-mêmes, ils préfèrent se qualifier de « créatifs » et d'« entreprenants », plutôt que d'« efficaces » et de « rationnels ». Ils s'intéressent plus au leadership et à l'authenticité qu'à la paperasserie. Il serait bon de rappeler que, lorsque quelqu'un se déclare partisan du libre-échange, la vraie signification qu'il en donne, c'est, neuf fois sur dix, qu'il s'insurge contre la bureaucratie. Mais s'il lisait ne fût-ce que quelques paragraphes de Weber il prendrait conscience que, justement, cette idéologie antibureaucratique apparente ne fait en somme rien d'autre que de promouvoir la bureaucratie.

Les opinions du fameux anarchiste et porte-parole du mouvement Occupy Wall Street, David Graeber, ne nous avancent pas beaucoup. Même si cela ne fait pas de mal de faire remarquer à certains que leur prétendue prise de position antibureaucratique est souvent cynique, hypocrite et stupide.

REMERCIEMENTS

Au printemps 2014, Henk Oosterling m'a proposé de donner la première conférence en l'honneur de Cokky Kraaij. L'idée de Henk était d'organiser en souvenir de Cokky Kraaij, sa femme disparue trop tôt (1957-2013), une conférence annuelle à l'intention des collaborateurs du centre psychiatrique Delfland, une organisation pour laquelle Cokky avait travaillé de nombreuses années et à laquelle elle s'était dévouée corps et âme. Il s'agissait de combiner sérieux et fête. Cela inclurait une conférence et une remise du prix Cokky Kraaij au meilleur collaborateur de Delfland.

Le 25 septembre 2014, j'ai eu l'honneur de m'adresser à un public nombreux de collaborateurs de Delfland. En fait, tout l'honneur revenait à Suraya van Bruggen, la lauréate du prix Cokky Kraaij 2014. Quant à ma conférence, elle portait un titre quelque peu surprenant : « La bureaucratie est une pieuvre ». À cette occasion, j'avais distribué à toutes les personnes présentes un fascicule du même titre. Ce petit livre n'a jamais été en vente, mais j'ai alors promis à Henk Oosterling de développer mes idées et d'en faire un ouvrage qu'on pourrait se procurer en librairie. Le résultat est là : *Bureaucratie is een inktvis* [Littéralement, « bureaucratie est une pieuvre »]. Un observateur attentif remarquera que j'ai supprimé l'article défini. La raison de cette suppression est que la bureaucratie, selon moi, n'a plus du tout cette notion de défini. La bureaucratie n'est pas une forme d'organisation que nous choisissons. Elle est bien plus vaste et bien plus insaisissable ; on pourrait dire qu'elle nous tombe dessus. Un sentiment que reconnaissent sans doute les collaborateurs d'un centre psychiatrique comme celui de Delfland et qui, de toute façon, était également perçu par Cokky. Qu'elle nous tombe dessus ne veut pas dire que nous devons être fatalistes !

Il ne me reste qu'à souhaiter que la tradition d'une conférence annuelle en souvenir de Cokky Kraaij se perpétue. Il semble d'ailleurs que ce vœu se réalise, puisqu'au moment de l'écriture de ce livre l'actuelle penseuse

de l'année, Marli Huijter, a été désignée comme deuxième conférencière en l'honneur de Cokky Kraaij. Difficile de souhaiter une meilleure ambassadrice pour Henk !

Mes remerciements vont à Jeroen Alleman, Sascha Baron, Harold Bekkering, Niels Cornelissen, Lisa Doeland, Koen Eijssing, Lucy Klaassen, Arjen Kleinherenbrink, Rinse Kruithof, Pieter Lemmens, Bas van der Linden, Gerdi Meyknecht, Jannie Nijlunsing, Corine Postma, Marjanne Rauw, Marin Terpstra et Jacques Thielen, tous ont judicieusement commenté des fragments ou le manuscrit en entier, ou bien m'ont suggéré d'autres directions à suivre. Je suis aussi reconnaissant à tous ceux avec qui, au cours des années, j'ai entretenu des discussions sur la bureaucratie ; j'aimerais pourtant mentionner spécialement l'École de management de Groningue, ainsi que la Nederlandse School voor Openbaar Bestuur, cette École supérieure d'administration, qui m'a donné l'occasion, à diverses reprises, de partager avec ses étudiants mes vues philosophiques sur la bureaucratie. J'adresse aussi mes remerciements à l'École de la fonction publique et «Shared Stories» pour l'organisation de journées à thèmes sur les sujets répertoriés dans ce livre. Mes remerciements vont aussi à l'École de police nationale, où j'ai tenu une série de conférences sur un thème essentiel à la bureaucratie : l'organisation du contre-pouvoir et de l'opposition. Grahame Lock (1946-2014) mérite une mention spéciale. Il a été mon prédécesseur à la faculté des sciences du management de l'université Radboud de Nimègue. C'est lui aussi qui m'a appris à choisir les bons textes qu'il fallait lire. Il a également, hélas, disparu trop tôt.

J'exprime toute ma gratitude à Henk Oosterling qui, en me proposant cette conférence, a fait que cet ouvrage voit le jour. Enfin, toute ma reconnaissance à Juliette Helmer, avec qui le vivre-ensemble n'a rien de bureaucratique !